

Essai sur le dialogue des cultures Discours de Habib Bourguiba

Beyrouth, 10 mars 1965

Henda Dhaouadi

Docteur en Sciences du Langage
Université Jean-Monnet, Saint-Étienne



Synergies Monde n° 5 - 2008 pp. 83-94

Résumé : *Comment repenser sa civilisation, son identité et sa culture originelles afin de construire un avenir fondé sur l'humanisme ? C'est la question que développe cet article à travers l'analyse d'un fragment du discours de Bourguiba. Ce tribun analyse le concept d'Histoire dans le « renouvellement permanent » que Morin désigne par celui d'itinérance. La Raison, l'éthique, le dialogue des cultures sont la force humaniste qui est à la source de l'action pour le progrès. Ses prises de positions se structurent révélant une formation discursive dans le sens de la symbiose qu'il a lui-même opérée entre Orient et Occident. À cette ambition de relier ces deux régions du monde, s'ajoute celle de joindre, dans une parfaite harmonie, raison et passion. Il est le penseur d'un équilibre où l'homme peut aujourd'hui pleinement se réaliser.*

Mots-clés : *Dialogue des cultures, identité, civilisation de l'Universel, Terre-Patrie, Francophonie.*

Abstract : *How to think its original civilization so that could be build a future based on humanism ? That's the question developed in this analysis of a fragment's speech of President Bourguiba. This great orator analyses the concept of history, in the "undying renewal" that Morin refers to by "itinerancy". Reason, ethic, cultural talk are the humanist influences, were lies the source of action to progress. His positions are planned to reveal a discourse construction, in the way of the symbiosis he operated himself among East and West. To that ambition to link two regions, is added, in one prefect harmony, reason and passion. He is the thinker of an agreement that man can, today, fully realise.*

Key words : *Cultural dialogue, identity, the universal civilization, native-land -world, Francophone dimension.*

Une exorde poétique

« Ces monts du Liban, qui ont donné leur beau nom à ce magnifique pays, sont riches de vertus qui captivent le cœur et font surgir dans l'esprit séduit bien de nobles pensées et d'antiques souvenirs. »

Dès le début de sa conférence, l'orateur se place en contemplateur lucide, l'auditoire est invité à partager ce moment pour mieux saisir la double

dimension d'une réflexion poétique dont l'objectif est de secouer les esprits dans le sens d'un regard différent sur le paysage qui s'offre à leur vue. En effet, aux champs lexicaux de la hauteur et de la valeur (Monts, nobles pensées, vertus), s'opposent ceux de la passion et de la séduction (*captivent le cœur, esprit séduit*) au sens originel de tromperie, voire même d'ensorcellement. Voici donc un fin orateur qui en même temps qu'il loue l'Histoire de ce pays, tente d'éveiller des esprits enclavés par un passé ancestral glorieux. Leur histoire semble s'être arrêtée là... c'est d'ailleurs ce que précise Bourguiba qui continue sa promenade sur la même dualité lançant que « *le voyageur* » en même temps qu'il ressent « *un sentiment de ferveur recueillie* » et « *un élargissement soudain* » à « *l'horizon intellectuel* » « *des périodes révolues de l'Histoire* », éprouve une « *impérieuse exigence de se hausser au niveau de ces problèmes essentiels et éternels qui ont tissé, depuis des temps immémoriaux, la trame de l'épopée humaine* ».

Ainsi se réitère l'idée que l'histoire est une source de connaissance offrant à l'humanité des leçons éternellement valables. Elle porte en elle une dimension didactique permettant aux hommes de mieux appréhender leur époque et leur avenir. En cela, il rejoint la pensée d'Ibn Khaldoun qui affirme dans l'introduction de la *Muqaddima* « *L'histoire est une noble science. Elle présente beaucoup d'aspects utiles. Elle se propose d'atteindre un noble but. Elle nous fait connaître les conditions propres aux nations anciennes, telles qu'elles se traduisent par leur caractère (akhlâq) national. (...) Ainsi, celui qui le désire peut obtenir un heureux résultat : en imitant les modèles historiques en matière religieuse ou profane.* »¹

C'est une conception où le temps est envisagé dans les rapports qu'inventent ses trois dimensions : passé, présent et futur. Ainsi, l'humanité doit se considérer non seulement à travers son « *essence* », c'est-à-dire ses origines qui sont éternels, mais aussi à travers ses actes présents et sa façon d'envisager le futur, ce qui coïncide avec l'idée d'*Arkhé* d'Edgar Morin. Le Liban est un berceau de relations complexes tissées entre différents peuples de grandes civilisations: Cananéens², Phéniciens, Perses, Babyloniens, Grecs de Mésopotamie, Byzantins de Syrie, Arabes³, Latins, Égyptiens, Turcs, druzes⁴ puis Français dès la première moitié du XIX^e siècle.

Le périple historique de ce peuple explique la diversité (culturelle, religieuse, linguistique et ethnique) inscrite dans ces lieux, étoffée par l'Histoire. Dans le même sens, l'expression « *trame de l'épopée humaine* » de Bourguiba, met l'accent sur ce tissage. Il en ressort que cette complexité inhérente à l'identité libanaise est à la fois des plus riches à l'échelles historique et culturelle, en même temps qu'elle est source de grands conflits⁵ (guerres civiles) qui ont étrangement secoués les hommes et construit une civilisation.

Bourguiba aborde cette richesse par une poésie scandée, expression d'une forte émotion ressentie en même temps que les mots qui tissent le discours. Mais ce dernier n'est pas utilisé comme un moyen de masquer un autre discours, il contribue à accentuer la majesté de ce lieu mettant l'accent sur la nécessité de continuer l'épopée du progrès, déjà entreprise par les peuples de l'Antiquité

moyen-orientale. La poésie dans le discours ouvre un conciliabule constructeur avec l'auditoire, à travers lequel Bourguiba tente de le persuader du nécessaire dialogue avec l'ancien afin de mieux vivre le présent, envisageant, indéfiniment, un modernisme futur. L'argumentation, fondée sur le contraste entre passé, présent et futur sert de pierre angulaire à un discours visant à faire émerger le désir d'agir, de progresser et d'harmoniser les différences.

L'orateur s'adapte à son auditoire par une stratégie discursive qui le rapproche de son public, dévoilant sa connaissance de l'histoire et sa maîtrise du discours. Il en découle une relation transitive où la parole est dynamisme et action. La poésie de l'exorde prépare, à la fois par la rêverie et le raisonnement, la mise en place d'un univers où la lutte pour le progrès est un thème de prédilection, car il est la source et la voie pour la paix entre les hommes. Si « *l'aube de l'Histoire* » est marqué par l'abondance de la méditerranée et des « *civilisations successives* » qui « *ont fleuri sur ses rivages* », des « *liens tant spirituels que charnels* » les ont « *étroitement unis* ». Mais ce passé lointain qui vit en chacun des hommes ne devrait pas les laisser tarir uniquement d'éloges sur eux-mêmes et sur leur civilisation, il s'agit de les « *confronter* » « *à l'Histoire* » comme une « *halte* » non seulement « *prestigieuse au plus haut degré* » mais aussi « *exigeante pour l'Esprit, requis dans la rigueur totale de la probité et de la fidélité assumées !* ».

le discours est porteur d'une éthique qui doit être enseignée par le recours à l'Histoire. Ainsi la détermination et la moralité sont nécessaires pour former l'Esprit face à une Histoire elle-même riche en vertus et en majesté. Le ton hyperbolique donne au discours le liant que voulait construire Bourguiba par cette exorde, lui permettant d'entrer dans l'être de chacun de son auditoire en y remuant des vestiges immémoriaux. L'originel reconstruit le dialogue entre les hommes dans la diversité même qui les a fait naître et les a construits. Le trouble est donc à son apogée.

À ce stade de l'analyse, il apparaît que le discours politique n'est pas conçu comme un maquillage rhétorique sans profondeur, mais comme le moyen par lequel l'orateur cherche à faire passer son message sans jeu mystificateur : Bourguiba dit explicitement ce qu'il pense, la poésie atteint un tel paroxysme jusqu'à révéler l'état de torpeur de l'auditoire et du peuple libanais. Bourguiba guide son auditoire vers une promenade où « *pensées et souvenirs* » présentent certes « *à l'âme une occasion de s'évader du Temps* », mais l'Esprit a besoin de se réformer constamment d'où l'obligation de chacun devant l'Histoire.

« *Face aux responsabilités devant l'Histoire* »

La méditation est certes d'une grande délectation pour l'Esprit humain, elle réveille en lui des moments du passé traversant la limite du temps et de l'espace pour vivre, comme le dit l'orateur, « *une si ample et aérienne contemplation* ». Mais les mots sont là, signifiant le contraire de ce qu'ils disent. L'antiphrase est l'arme secrète de l'orateur où sa parole vibrant de critiques et d'éloges à la fois, fait émerger la réalité des peuples d'aujourd'hui : le passé n'est encore présent que par la méditation.

Pourquoi ? Bourguiba réitère son idée que rien n'est stable et que tout change. Comme pour Héraclite qu'il cite au cours du discours précédent, « *tout s'écoule* ». Le réel loin d'être stable, est sans cesse changeant, et il semble que pour l'orateur, il est de l'intérêt même de l'Esprit de s'y conformer « *tu ne peux descendre deux fois le même fleuve ; car de nouvelles eaux coulent toujours sur toi* »⁶. Si le temps est irréversible, s'il est une forme du changement suscitant notre angoisse, ne serait-il pas aussi le cœur de notre être d'où sa nécessaire vitalité pour la formation de l'Esprit. Oublier sa présence et son importance c'est oublier le présent n'embrassant que « *telle ou telle époque glorieuse* ».

Cette rêverie et ces réminiscences « *ne servent en quelque sorte que d'alibi à qui veut fermer l'œil aux dures réalités du temps présent* ». L'éternité de l'Histoire n'est pas égale à la vie humaine qui est courte. Bourguiba dit les mots durs que certains n'aiment pas entendre et tonne encore plus lourdement lorsqu'il avance : « *Et de fait, cette contemplation d'un passé à jamais aboli, cette manie d'en chanter la gloire et d'en exalter les hauts faits, a souvent prêté son refuge aux peuples fatigués qui, voyant tarir en eux les sources de la vie et s'épuiser leurs forces créatrices, ne sont plus capables d'assumer leurs responsabilités devant l'Histoire.* »

Quels rôles joueraient les peuples notamment les peuples arabes et musulmans dans leur histoire et dans l'Histoire humaine en général ?

Pour avoir été à la pointe de la civilisation, de la culture, de l'intelligence humaine et le berceau de l'Humanité, ces peuples doivent porter sur l'histoire un regard non plus nostalgique, mais dynamique qui ne négligerait pas la dimension originelle. Projet d'envergure, car ce regard mélancolique où « *l'âme* » a « *une occasion de s'évader du temps* » comme le dit Bourguiba, est un état de « *déclin des forces vives* » ou « *le recul de l'Esprit et le reflux de la civilisation* » ont suivi « *une ère de grandeur et de civilisation prestigieuse* ». À cet égard, la commémoration de l'originel doit être l'occasion d'un ressourcement régénérateur où l'humain, en même temps qu'il retrouve son histoire, s'en sert pour reconstruire son univers futur, se réformer tout en continuant à rêver et vivre son époque. C'est l'idée poignante qu'une identité n'est pas une entité immuable, fixe et stable, mais qu'elle est changeante, voire instable chez les peuples de façon générale. L'Histoire a bien cette triple dimension maintenant le regard de l'homme sur l'univers qui l'entoure, comme une conscience en accomplissement progressif : le passé, le présent et le futur. En dehors de cette dimension complexe, c'est le grand vide existentiel pour l'humanité.

La pensée humaine évolue en fonction des « *défis* » que lancent les hommes à chaque époque de leur vie. L'Histoire est donc une suite de *phases* qui sont des épreuves pour l'humanité. C'est la consistance de ces épreuves ainsi que la façon avec laquelle elles ont été appréhendées par les hommes, qui déterminent leur importance : car il s'agit d'en sortir « *indemne* » selon Bourguiba qui rappelle l'enseignement de Toynbee⁷.

Mais l'orateur cite encore le philosophe et l'historien arabe Ibn Khaldoun⁸ qui bien plus ancien que Toynbee, a aussi « *défini la nature des civilisations*

humaines » et tenté de « *connaître les lois présidant à leur évolution* ». Plus contemporain encore de Bourguiba est encore Paul Valéry, poète et penseur Français qu'il cite dans cette phrase : « *Nous autres civilisations savons maintenant que nous sommes mortelles* ».

La citation, même si elle paraît fragmentaire, a une fonction argumentaire indéniable, car il s'agit de conduire l'auditoire à une réflexion plus approfondie sur le monde, prenant ses sources dans l'ancien et le contemporain. Bourguiba en tant que penseur et orateur y souscrit lui-même dans son discours. Ce n'est pas que certains événements de l'histoire se renouvellent de façon constante, mais il y a une réalité des civilisations -à savoir leur mortalité- qu'il ne faut pas négliger et qu'il faudrait considérer avec sérieux. Si Bourguiba en réfère à Ibn Khaldoun c'est parce que ce précurseur médiéval de l'histoire des civilisations s'est penché sur l'histoire des Arabes, des Persans et des Berbères dans son *Kitab al 'Ibar*.

La recherche de l'historien et l'esprit général qui s'en dégage, permettent de les rapprocher de l'univers culturel du discours de Beyrouth de Bourguiba. De plus, ayant été conseiller auprès de deux sultans maghrébins, grand juge (cadi) au Caire, Ibn Khaldoun a « *put observer de l'intérieur l'émergence du pouvoir politique et sa confrontation avec la durée historique* »⁹. Il est ainsi « *considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie politique* », affirme F. Braudel citant Arnold Toynbee (auquel Bourguiba fait référence). La pensée selon laquelle Ibn Khaldoun a « *conçu et formulé une philosophie de l'Histoire qui est sans doute le plus grand travail qui ait jamais été créé par aucun esprit dans aucun temps et dans aucun pays* », Bourguiba y fait allusion implicitement afin d'argumenter en faveur d'une conception dynamique des identités et des civilisations.

De son côté, Toynbee a établi une *Histoire Universelle* fondée sur la théorie cyclique d'Ibn Khaldoun considérant, dans le même sillage, que « *les civilisations sont portées par des tribus qui fondent dynasties et empires* », « *les empires ainsi que les hommes ont leur vie propre(...). Ils grandissent, ils arrivent à l'âge de maturité, puis ils commencent à décliner (...). En général, la durée de vie [des empires] (...) ne dépasse pas trois générations (120 ans environs)* »¹⁰. Cette fin des grandes civilisations est due aux conflits internes et externes qui, s'ils ne sont pas éliminés par une stratégie intelligente, risquent de plonger l'humanité dans l'agonie.

Edgar Morin lui-même parle aujourd'hui de « *l'âge de fer planétaire* » concernant l'époque contemporaine le définissant sous ces termes « *l'âge de fer planétaire indique que nous sommes entrés dans l'ère planétaire où toutes les cultures, toutes les civilisations sont désormais en interconnexion permanente. Il indique qu'en même temps que, malgré les intercommunications, on est dans une barbarie totale dans les relations entre races, entre cultures, entre ethnies, entre puissances, entre nations, entre superpuissances* », « *nous sommes dans l'âge de fer planétaire et nul ne sait si nous en sortirons. La coïncidence entre l'idée d'âge de fer planétaire et l'idée que nous sommes dans la préhistoire de l'esprit humain, dans l'ère de barbarie des idées, une telle coïncidence n'est pas fortuite.* »¹¹

Edgar Morin semble être en parfaite harmonie avec ces idées qui témoignent à la fois de la mort et de la régénéscence des civilisations. Il y a dans sa

philosophie cette idée cyclique où la boucle de l'esprit en agonie revient sur elle-même pour créer une nouvelle pensée, un esprit nouveau. Il faut souligner donc à quel point Bourguiba se situe au cœur de la modernité car il met lui-même en garde les Libanais et tous les peuples arabes contre une déchéance totale progressant, depuis des siècles, vers un destin fatal.

C'est dire que la décadence d'une civilisation peut prendre plus d'un siècle et que l'on est, aujourd'hui, en pleine période de crise !

« *La portée du nouveau combat* »

Au-delà d'une réflexion sur la responsabilité de l'Homme face à l'Histoire, l'orateur souligne clairement la totalité de cette grande réforme de l'esprit. L'acquisition de moyens matériels issus du modernisme occidental est donc inutile lorsque le rôle de l'homme est surtout celui de transformer les valeurs de civilisation, contribuant ainsi à leur régénération continue. Elles sont en étroite relation avec le « *devenir spirituel* » de l'homme dont le rôle est de les remettre en question dans leur globalité. Cette autocritique permanente amène à une « *totale responsabilité humaine* » face à l'Histoire.

Face à la menace de mort, à l'étiollement et à la décadence culturelles, il faut donc résister grâce à deux défis majeurs :

La réforme de l'Esprit qui est une implication personnelle de chaque individu. Étant une nécessité, elle dégage l'humanité de la barbarie. À cet égard, si la colonisation est une forme de barbarie plongeant des peuples dans l'oppression, le « *défi* » de l'Histoire sera pour ces peuples de lutter contre cela jusqu'à l'indépendance totale ; l'orateur cite à ce propos l'exemple de la Tunisie.

Le « *défi* » du progrès consistant en un « *renouveau sur le plan intellectuel, économique et social* », et qui doit atteindre « *un tel degré d'efficacité* » pour construire une véritable « *politique de l'homme* » et une « *civilisation vraiment digne de ce nom* ». Il est question pour Bourguiba d'un « *combat suprême* » c'est-à-dire « *révolutionnaire de longue haleine qui tende au renouvellement de tous les concepts fondamentaux sur lesquels se trouve basé l'édifice matériel et moral de notre civilisation* ». L'argument de Bourguiba est donc celui de la dépendance vis-à-vis de l'ancien colonisateur dans les échanges économiques, scientifiques, techniques et artistiques. Comment sortir de la dépendance ? Comment acquérir une autonomie « *réelle et authentique* » sinon par le développement d'un esprit *dynamique, vivant, actif* et « *efficace au courant des mouvements ascensionnels qui poussent notre Humanité vers un devenir meilleurs et une civilisation supérieure* ». ? Il apparaît que le rôle de l'Humanité est bien de construire la civilisation et de la régénérer.

Dimensions philosophique et identitaire

En ce qui concerne le monde arabe, Bourguiba insiste : « *Or, tant que notre renouveau sur le plan intellectuel, économique et social, n'a pas atteint un tel degré d'efficacité, nous ne saurions être assurés de notre survie politique, ni être à l'abri de la dépendance, ni prétendre à un niveau de civilisation vraiment digne de ce nom.* »

Quelle serait la portée philosophique d'un tel discours ? En quoi permettrait-il de nourrir l'enseignement-apprentissage des langues-cultures ?

Loin de plaquer un discours sur un domaine particulier, qui est celui de la DLC, il apparaît que la réforme de l'Esprit est une des charpentes essentielles de l'éducation humaine. En effet nul ne peut nier que pour s'ouvrir sur les autres langues-cultures, il est nécessaire de développer une prédisposition chez les individus à se regarder d'un œil tout à fait curieux sans préjugés de toutes sortes. Le contact avec les autres se pose aujourd'hui avec plus d'acuité. Le monolinguisme / monoculturalisme étouffe les humains au point de les enfermer dans leurs propres individualismes, leur quotidien et dans leurs habitudes séculaires. Le discours de Bourguiba est ainsi un vent nietzschéen qui souffle sur un monde - en ce qui concerne l'orateur, le monde arabe et oriental- afin d'en faire évacuer les vieilleries, les croyances désuètes, les fatalismes de tous poils, les préjugés démodés et la prétention qui tue tout désir d'aller de l'avant. Bourguiba se met face à *l'immobilisme* qui est à l'origine de la mort des civilisations, et nous vivons sa lente agonie aujourd'hui, dont l'origine se fonde dans l'exacerbation des violences.

Cela, nous le voyons par le gel des réformes au niveau de l'Éducation dans plusieurs pays, par le contentement des gouvernements à donner la priorité à une éducation nationale, muselant ainsi -même lorsqu'on en parle dans les textes - le rôle important d'une éducation de l'Universel par l'apprentissage des autres langues-cultures. C'est grâce à cela que les hommes pourront se rapprocher dans la différence, évoluer vers des principes de vie et de pensée plus conformes aux diverses époques qu'ils auront traversées. Il ne s'agit pas d'abandonner sa culture propre pour se convertir à celle de l'autre, mais comme le souligne l'orateur, en ce qui concerne l'identité arabe et musulmane, de «*conjuguer intimement la fidélité à notre personnalité culturelle arabe, l'attachement à la raison, à la science et à la technique, et la volonté de sauvegarder nos valeurs spirituelles authentiques dans les deux domaines de la morale et de la religion* ».

Tel est le transculturalisme qui appelle à un dépassement de soi vers autrui, ce qui permet un enrichissement et non une perte identitaire. Cela permet de se voir soi-même différemment et de mieux comprendre autrui. Cette synergie est à elle-seule une garantie pour construire le monde pacifique de demain. Bourguiba apparaît un philosophe et un sage dans un monde où l'homme perd ses repères et où il est à la recherche de lui-même. Il faut cesser de vivre dans l'imaginaire rappelle-t-il et adopter une stratégie prudente et raisonnée. Il nous invite ainsi à réfléchir avec lui aux « concepts sous-jacents » à l'action et au renouvellement.

L'action et le renouvellement

Ils obéissent selon Bourguiba au temps et à l'Histoire. C'est ainsi qu'il se propose d'éclaircir, en premier, *la conception de l'histoire des faits humains*. Il ne se réfère pas à une philosophie personnelle mais semble adhérer à une vision contemporaine de l'Histoire prenant ses sources dans celle d'Ibn

Khaldoun «*précurseur de la sociologie*» selon Bourguiba comme il l'est pour des historiens et penseurs occidentaux (cités supra). Pour l'orateur, le problème que pose la conception de l'Histoire réside, finalement, dans les rapports entre les événements et le cadre qui les a fait surgir. Cela n'a pas été vu avant Ibn Khaldoun et Bourguiba critique «*fort rares sont, parmi nos anciens historiens, ceux qui ont envisagé les événements dans leur rapport nécessaire avec le temps et l'espace, en considérant ces derniers, non en tant que simples réceptacles ou cadre enfermant les faits de l'Histoire, mais plutôt comme des éléments constitutifs, de quelque manière, à la réalité historique. Il semble qu'une telle vue des choses n'ait été le fait que du seul Ibn Khaldoun.*»

Ayant conçu l'Histoire comme une succession éternelle d'enchaînements «*de causes et d'effets.*», il a considéré qu'elle n'est pas un ensemble d'événements distincts et décousus, mais reliés les uns aux autres. Pour Bourguiba, Ibn Khaldoun «*s'est efforcé d'analyser les conditions propres à la vie des sociétés humaines, et de déterminer la durée et les divers stades d'évolution des États en même temps que leur fin inéluctable.*» Cette conception révolutionnaire aux yeux des contemporains, conservateurs d'Ibn Khaldoun, apparaît non comme une théorie universelle conforme à chaque époque, mais une façon d'observer l'histoire des civilisations ; d'abord d'un œil visionnaire, puisque ce philosophe a fini par être reconnu en tant que tel par la postérité ; ensuite, il faut admettre que sa conception dynamique de l'Histoire ne peut qu'être l'essor d'une réflexion nouvelle et réformatrice de l'humain.

Ce philosophe et historien, s'il a servi d'exemple précieux pour l'orateur, c'est bien pour argumenter contre l'invalidité d'une logique de l'immuabilité du monde, dont font preuve beaucoup de conservateurs, dans un univers lui-même soumis au temps. Enfin ce qui caractérise «*cette catégorie d'hommes*» c'est «*de faire marche arrière*» afin «*de ramener la vie à ce qu'elle était à des époques révolues*», contradiction immanente aux garants du conformisme qui considèrent, eux-mêmes, que l'homme ne peut se permettre de faire marche-arrière dans un univers qui va de l'avant. À ce propos, il arrive, généralement, que le souvenir permette l'introspection. Mais cela ne va pas au-delà d'une œuvre de mémoire, puisque pour se régénérer, l'homme doit apprendre à aller de l'avant tout en conservant ce qu'il a de plus précieux de son passé, une véritable énergie pour progresser. Nous sommes donc dans une philosophie de l'audace et de la dynamique où les idées ont elles aussi une vie et une mort mais cela ne se fait pas sans donner lieu à d'autres idées : au plus profond de la vie il y a la mort et au plus intime de la mort, il y a la vie.

Bourguiba nous explique que toute «*vue erronée des choses*» est à la fois constructrice et destructrice de l'humanité. Son discours qui juge et qui dénonce semble fonctionner comme une énergie vitale où un esprit nouveau vient souffler sur un autre vieilli par le temps. Il annonce ainsi : «*De cette vue erronée des choses, que de conséquences sont déduites par ces mêmes esprits faux qui n'hésitent pas à croire à l'existence de structures, de règles ou de concepts valables pour tout temps et tout lieu, déductions inexactes qui se reflètent dans le comportement intellectuel et pratique, dans la législation, la morale et même la pratique religieuse. Comme dans les structures politiques,*

économiques et sociales ! ». Et il ajoute plus loin « *ceux qui ont cette mentalité sont les représentants de l'immobilisme, issus en droite ligne de ceux-là mêmes qui jadis ont étouffé la vitalité de notre civilisation durant des siècles de décadence...* »

Le discours accuse, blâme et ouvre de nouvelles perspectives de civilisation. Bourguiba en même temps qu'il observe une conception obscurantiste de l'Histoire, prend un ton solennel, magistral dont la fonction est de pousser à la réflexion et à l'action. C'est une parole d'action sur le monde et de reconstruction d'un univers moderne dans les ruines d'un autre. Le discours expose, avec audace, l'idée de perfectionnement infini de l'humain chère à Rousseau. Il s'agit de saisir « *les événements dans leur contexte circonstanciel, leurs contingences propres et leur devenir perpétuel, comme une sorte de « tension », de marche ininterrompue de l'Homme vers un idéal de perfection jamais atteint et jamais abandonné pourtant* ». Cette démarche permet une réforme progressive, inscrite dans un contexte et une durée à jamais close. C'est le premier socle de la régénération des civilisations. Le second concerne la morale et la religion pour Bourguiba.

Les identités ne sont donc pas de sujets immuables, comme les hommes, ils changent, évoluent, passent d'une culture à une autre pour atteindre d'autres civilisations. Les contacts des identités provoquent conflits et « *donnent du liant* » entre les hommes. Bourguiba, nous livre ici une pensée profondément humaniste et démontre à la fois son audace et son attachement aux vraies valeurs humaines : conserver et dynamiser, et même dynamiser les identités et les civilisations tout en conservant l'essentiel et la sève du passé.

Un épilogue poétique

Comme l'exorde, le discours se clôt par un style poétique dans lequel un champ lexical du feu répand dans la parole une dynamique revitalisante et vivifiante. Les mots agissent, l'art oratoire n'est pas uniquement une invitation à la méditation ou à la rêverie utopique, il incite à l'action. La métaphore filée de la flamme qui s'attise porte une dimension olympique raccordant l'esprit et le génie. C'est sur une note optimiste que Bourguiba finit son propos. Mais un optimisme incitatif où les présentatifs jouent un rôle emphatique important comme dans le cas « *c'est uniquement à ce prix* » suivi de l'expression de l'opinion « *je pense* » renforçant par là l'implication de l'orateur dans son discours. De plus, l'expression « *il faut que... que... Que* » où le pronom relatif se déploie dans le discours. Tout cela marque aussi un engagement réel, de la part de Bourguiba, dans une mission civilisatrice et positive pour un peuple à la recherche d'une éthique de reconstruction à la fois humaniste, culturelle et politique : le Moyen-Orient et le Maghreb n'ont fait que peu de pas vers cette voie. Les mouvements de régression qu'on dénote aujourd'hui en sont des signes révélateurs : les identités et les civilisations sont de plus en plus rattachées aux idéologies extrémistes et aux religions, ce qui creuse un fossé entre les diverses identités de la planète. Le feu, dont parle Bourguiba, est comme une flamme olympique que portent les héros de ce monde, ceux qui auront dépassé leur égocentrisme et leur nationalisme pour fonder, dans une harmonie sans précédent, la *Civilisation de l'Universel*. Ce projet est toujours utopique.

Cette perspective humaniste que la Didactologie des Langues-Cultures, notamment, s'efforce aujourd'hui d'approfondir, nous la retrouvons dans le discours de Bourguiba. Nous pouvons donc y percevoir matière à réfléchir sur le rapport à la langue, à l'enseignement-apprentissage des langues et des cultures dans un espace d'échange où chacun comprend l'autre, le respecte et l'aime pour ce qu'il est. L'édifice d'une Civilisation de l'Universel, dont a aussi parlé Senghor, le compagnon de lutte de Bourguiba, ne peut se faire sans la coopération, la solidarité et l'entraide entre peuples et nations. Pour l'orateur ce projet n'est pas impossible et il le dit ainsi « *cette tâche n'est pas, ce me semble, au-dessus de nos forces, ni hors de la portée du grand génie de la Nation Arabe. Nous serons à même de l'accomplir au mieux aussi longtemps que restera intacte dans nos cœurs cette flamme de l'esprit et de la pensée qui a prêté son feu aux flambeaux de tant de civilisations qui, durant nos époques glorieuses et florissantes, ont jeté le plus vif éclat des rives du Golfe arabe aux bords de l'Océan, et aussi longtemps que nous l'attiserons de toutes la ferveur de cette ardente fraternité arabe qui ne cesse de nous unir à travers les siècles* ».

Ces mots marqués de fraternité, d'éclat et d'humanisme sont à rappeler aujourd'hui, car le monde arabe et musulman en a particulièrement besoin pour se régénérer grâce à une symbiose, entre l'ancien et le moderne, l'Occident et l'Orient, jamais encore pleinement réalisée. Les mouvements religieux fondamentalistes sont un témoignage vivant de cette difficulté à dépasser des clivages pour vivre sa foi sans en faire étalage et sans l'utiliser pour réaliser sa soif de pouvoir. C'est à une banalisation de la foi que l'on évolue malgré la fièvre qui domine et les conflits qui en sont générés entre l'Occident et l'Orient. Le bilan de fragment de discours est donc clair : il s'agit de s'unir « *par l'affection la plus sincère et l'amitié la plus pure* ». Ce dernier appel à la fraternité et à l'amitié, n'est-ce pas ce qui nous renvoie à notre humanisme, à notre culture universelle originelle dont le berceau est l'Antiquité gréco-latine, moyen-orientale, berceau d'une grande civilisation plurielle et complexe ? C'est en reliant toutes ces dimensions que les hommes pourront revoir leurs concepts et se remettre en question. Cette nécessité est d'ailleurs pour Edgar Morin celle qui permettra de construire « *la Terre-Patrie* » et « *la civilisation de l'universel* » dont Teilhard de Chardin et à son insu Senghor, Bourguiba et Diori ont été les portes-paroles.

Les allocutions de Bourguiba nous donnent encore matière à réflexion sur le domaine de l'éducation, de la réforme de l'esprit et par là dans l'enseignement des langues et des cultures. La réforme de l'Esprit étant avant tout celle de l'Éducation. Il s'agit pour nous d'éduquer nos enfants à la tolérance, à la générosité, à l'amour de son prochain et au respect de la différence. Des valeurs nécessaires afin de construire un monde réellement pacifique et communautaire. Dans ce cadre, le dépassement du concept même de « *nation* » semble nécessaire comme l'a d'ailleurs montré Edgar Morin dans sa Méthode, pour construire celui de « *Terre Patrie* » où les frontières n'ont plus lieu d'être. Bourguiba, en imaginant un socialisme humaniste, impossible par ailleurs de mettre en pratique, dans l'univers contemporain, comme il en a été le cas lorsqu'il était encore au pouvoir, prépare, sans le savoir, cette *anthropologie*¹²

de Morin qui est l'éthique de demain dessinant un homme total, non totalitaire, au-delà de son caractère fragmentaire. Bourguiba est ainsi un penseur qui dépasse de loin son époque, il se place dans la continuité et au cœur même de la pensée moderne.

Notes

¹ Ibn Khaldoun, *Discours sur l'Histoire Universelle*, Traduit de l'arabe par Vincent Monteil. Collection Thésaurus. Commission Libanaise pour la traduction des chefs d'œuvres, 1968-1968.

² Au III^{ème} millénaire, la côte du Liban est occupée par cette population, puis par les Phéniciens qui dominent tout le commerce méditerranéen. IV^{ème}-I^{er} s. le pays connaît les dominations assyrienne, égyptienne, perse, babylonienne puis grecque.

³ En 636, le Liban est conquis par les Arabes. Du VII^{ème} - XI^{ème} S. la côte et la montagne servent de refuge à diverses communautés chrétiennes, chiites, puis druzes.

⁴ 1099-1289/1291 : Les Latins du royaume de Jérusalem et du comté de Tripoli dominent le littoral, conquis ensuite par les Mamelouks d'Égypte et en 1516, le Liban est annexé à l'Empire ottoman. 1593-1840 : les émirs druzes, notamment Fakhr al-Dine (1558-1633) et Chihab Bachir II (1788-1840), unifient la montagne libanaise et cherchent à obtenir son autonomie. 1858-1860, des affrontements opposent les Druzes et les Maronites (en plein essor démographique et économique). En 1861, la France obtient la création de la province du Mont Liban, dotée d'une certaine autonomie. 1918 : le Liban est libéré des Turcs. Il forme avec la plaine de la Beqaa le « Grand Liban ». 1920-1943, il est placé par la SDN sous mandat français... L'indépendance est proclamée en 1943. « Le pacte social » institue un système politique confessionnel répartissant les pouvoirs entre maronite, sunnites, chiites, grecs orthodoxes, druzes et grecs catholiques. (*Le Petit Larousse Illustré*. 2001).

⁵ Une des plus connues est celle déclenchée par des nationalistes arabes favorables à Nasser en 1958 que fait cesser l'intervention américaine. En 1965 lorsque Bourguiba s'y rend la République est présidée par C. Hélu suite à F. Chehab (1958-1964).

⁶ Héraclite, *Fragments n°105*, in Battistini, *Trois présocratiques*, p.44, Coll. « Idées » Éditions Gallimard.

⁷ Arnold Toynbee est né à Londres en 1889, mort en 1975 à York. C'est donc un contemporain de Bourguiba qui l'avait lu. Il est historien et philosophe britannique, auteur d'ouvrages sur les civilisations, dont il a établi une théorie cyclique (*Study of history*, 12 volumes, 1934-1961). Son œuvre est donc gigantesque et Bourguiba semble bien le connaître.

⁸ Abd al-Rahman Ibn Khaldoun, né à Tunis en 1332 et décède au Caire en 1406, historien et philosophe arabe. Il a laissé une immense Chronique universelle, précédée des Prologomènes où il expose sa philosophie de l'histoire.

⁹ Fernand Braudel, *La longue, l'inépuisable durée des civilisations*. In *le temps@edipresse.ch* 1998

¹⁰ Fernand Braudel, *idem*

¹¹ Edgar Morin, « Épistémologie de la complexité », in *Introduction à la pensée complexe*, Points Essais n°534, 158p. Avril 2005.

¹² Morin, E. 2005. « Épistémologie de la complexité ». In *Introduction à la pensée complexe*, Points Essais, n°534, Éditions du seuil, Paris. 158p.

Bibliographie

Bourguiba, H. 1978. *Discours*, volume XIII, années 1964-1965, « aspects de la lutte de la Nation arabe », Beyrouth le 10 mars 1965, fragments pages 133-141 ; 150-152,. Publications du Secrétariat d'État à l'Information, Tunis. 267p.

Braudel, F. 1998. « La longue, l'inépuisable durée des civilisations ». In *le temps@edipresse.ch*.

Dhaouadi, H. 2006. La Francophonie de Habib Bourguiba. Essais d'analyse de discours, 1960-1970. Thèse de doctorat NR de l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne. Sous la direction de Jacques Cortès (Professeur émérite de l'Université de Rouen) et Christian Puren (Professeur de l'Université de Saint Étienne).